

Des larmes de sang qui s'écoulent. Une panthère prise en chasse. Des flammes rouges qui montent vers le ciel. La fin du monde.

J'ai 17 ans. Mon corps s'est transformé. Je ne l'aime plus. Avant, je ne faisais que remarquer ses traits particuliers. Ce n'est pas que je l'aimais ou pas. Je n'y portais simplement aucune attention. À quelques exceptions près. Certaines de mes caractéristiques me faisaient même rire. Ma peau ventrale était mince comme du papier. Lorsque je me couchais sur le dos et que soulevais simultanément mes genoux et mes omoplates, mes abdominaux créaient un dôme. Je trouvais ça à la fois déconcertant et amusant. Si seulement j'avais su que cette caractéristique deviendrait aujourd'hui célébrée à ce point, j'aurais évité la nourriture trop riche, trop sucrée, trop grasse, trop américaine. Ce n'est qu'à 17 ans que je me rends compte que tout est trop. Tout est trop lumineux, trop rapide, trop faste. Dans mon collège privé, tous les étudiants réussissent à étaler la trop grande richesse de leurs parents, et ce, malgré le port obligatoire de l'uniforme. Ce dernier est déjà en lui-même trop clinquant : une chemise blanche scintillante à col mao, un veston marine façon polo décoré d'un écusson doré, argent et écarlate, des pantalons ajustés marine et, finalement, une paire de chaussures italiennes en cuir. Malgré cela, certains étudiants arrivent quand même à afficher quelques bijoux, un collier, un chapeau griffé ou certains accessoires électroniques, comme la plus récente innovation en terme d'écouteurs sans fil. Je ne saurais dire exactement pourquoi, mais tout cela me paraît d'un grotesque absolu. À chaque fin d'après-midi, je vois ces Rolls Royce, Mercedes et autres Bentley se stationner les unes à la suite des autres : un authentique défilé de la haute société bourgeoise. Cachés derrière le voile fragile et superficiel de ces pièces de haute couture, de ces ornements tape-à-l'œil et de ces berlines rutilantes, je ne peux m'empêcher d'apercevoir cette peur de souffrir, cette angoisse d'être abandonné, cet égoïsme exacerbé : le déni de la mort et, par le fait même, de la vie qui la précède. Comment suis-je supposé accorder un quelconque respect à ceux qui rejettent la vie en crachant sur la leur de manière aussi idiote ? Tout cela me paraît absurde.

En me rendant à mon casier, un jour de printemps, je vois un écriteau rouge vin qui dégouline sur ma porte : un graffiti encore frais qui dit « Pouilleux ». C'est un terme péjoratif qu'on tente de m'attribuer pour oser avoir laissé mes cheveux en bataille. Je n'ai jamais été victime d'intimidation. Je suppose que ceci constitue ma première fois. J'ai remarqué que les types qui proféraient habituellement les menaces ont évolués depuis quelques années. De l'âge de 11 à environ 14 ans, en tant que garçon, on avait plutôt affaire à des menaces corporelles. À mon âge, on fait de plus en plus face à des attaques qui tentent de ruiner la réputation. Le seul problème, c'est que je n'en ai rien à faire de ma réputation ici. Je déverrouille mon casier en faisant bien attention d'agir comme si le message ne m'était même pas adressé à moi. Je remarque du coin de l'œil quelques jeunes adolescentes qui chuchotent dans mon dos. J'aimerais bien plaire aux filles. Mais c'est inutile. Surtout dans cette école. Elles, comme tous les autres

insulaire de ce collège, sont toutes tellement obsédées par leur apparence qu'elles en oublient la fragilité de leur propre existence. En refermant mon casier, je prends quelques secondes pour admirer le travail du graffiteur. C'est pas mal. Un effort a été déployé quant à la mise en forme et la composition. Je me permets de sourire. Lorsque je me retourne, j'ai l'impression que l'école entière m'observe. Le jeune homme fautif se présente devant moi, canne de peinture en main. On ne se connaît pas. Enfin, je ne le connais pas. Lui, par contre, semble bien me connaître. Il fait partie de ce qu'on pourrait nommer naïvement, dans l'univers interlope du collège privé, les populaires. Je crois qu'il se prénomme Jordan. Il me bloque le passage. Il regarde autour de lui, les paumes tournées vers le ciel, implorant l'approbation de ses pairs, comme s'il était dans un teen movie des années 90. Il obtient quelques rires approbateurs de ces moutons de disciples : ils attendent probablement le premier épisode d'une excitante mini-série. Jordan aurait mieux fait de prier. Je m'arrête. Il entame la discussion :

- « Comme ça, y paraît que tu tournes autour de ma blonde », dit-il sûr de lui.
- « Tout le monde tourne autour de tout le monde. C'est une école secondaire », dis-je sans trop savoir de quoi il parle.
- « Tu te penses drôle, le pouilleux ? » rétorque-il alors que sa main se resserre autour de la canne de peinture.
- « Elle s'appelle comment, ta p'tite blonde insignifiante, p'tit gars insignifiant ? »

Je l'ai vu dans ses yeux. Il a vu rouge. Prévoir les excès de colère d'un adolescent en manque d'attention, ça a quelque chose d'amusant, mais un peu trop facile, aussi. C'est un peu comme se demander si un jeune chien va se lancer à la poursuite de la balle. Il jette la cannette de métal de toutes ses forces dans ma direction. Je place mes mains de chaque côté de mes hanches tel un cowboy en duel. Je penche ma tête de quelques centimètres vers ma droite. La cannette me frôle le visage, mais je l'évite avec facilité. Je l'attrape aussi vite de ma main gauche. Je jouais souvent au baseball avec mon père quand j'étais enfant. Les réflexes ne quittent pas le corps aussi facilement. Alors qu'il se redresse, je la lui relance aussitôt, mais d'une force et d'une vélocité décuplée. Elle va s'écraser sur son crâne, entre ses deux yeux, à la base de son nez, et se déclenche. La peinture pourpre se mêle au sang qui jaillit de ses narines. Il en a jusque dans les yeux. Après nos témoignages, la direction a conclu que c'était un accident pendant une petite altercation. On a évité la suspension. Il avait la plus grande partie du blâme. Il ne m'a plus jamais adressé la parole. Je n'ai jamais su qui était sa blonde.

Jordan fait partie des jeunes les plus riches, parmi les riches. Il conduisait déjà sa propre Jaguar type E décapotable à 16 ans. Parfois, une envie me traverse. Celle de faire un commentaire. Mais je sais que ce serait perçu comme de la jalousie. Dans les faits, c'est plutôt l'inverse. Aussi étrange que cela pourrait paraître pour tous les moutons au milieu desquels j'évolue, je n'éprouve aucune forme de jalousie. Au contraire, je souhaite mieux pour Jordan. Je sais reconnaître son potentiel gâché. J'aimerais que Jordan puisse enfin ouvrir les

yeux. Qu'il voit ce que je vois. Chaque kilomètre passé dans cette voiture l'abrutit de plus en plus. Il pense posséder une clef qui ouvrira éternellement la porte vers le plaisir, la richesse et les femmes. Je sais pourtant qu'il n'en est rien. C'est la pensée qui m'a traversé l'esprit, alors que, assis sur une table à pique-nique de la cour d'école, je profitais en solitaire de la chaleur estivale qui s'installait tranquillement en cette fin du mois d'avril. Je lisais un petit livre noir intitulé *The Anarchist Cookbook*. Je l'avais déniché dans une petite boutique de musiques et livres usagés du quartier portugais. C'est à ce moment que j'ai entendu le moteur de sa voiture au loin.

Au moment où il stationne sa voiture james bondesque, il y a déjà son harem masculin qui l'entoure : un entourage de jeunes hommes qui ne vivent que pour suivre. Le genre d'entourage qui remplit les parterres des clubs. Je dépose mon livre et regarde la scène attentivement, les mains croisées devant ma bouche. Ils se font des accolades. Personne ne remarque que je les observe de loin. Personne sauf Jordan. Nos regards se croient pendant une demi-seconde. Sa réaction est très démonstrative pour moi : une tentative très particulière de cacher toutes formes d'émotion entre deux serrages de main. Deux options : soit il prépare quelque chose à mon endroit, soit il a peur de moi. Ce regard ne veut rien dire d'autre. Je devrai briser le silence aujourd'hui. Tout ceci m'apparaît de plus en plus excitant.

Sur l'heure du lunch, à la cafétéria, je m'approche de la longue table dont Jordan et son groupe semblent être les propriétaires. Elle est étrange, d'ailleurs, cette habitude dont tous les étudiants se targuent de ne pas être les victimes. Celle de l'obéissance. Partout dans l'école, que ce soit les pupitres dans les classes, les lieux de rassemblement durant les pauses, les tables au lunch, tout le monde garde les mêmes places. Voilà la matérialisation concrètes de l'assimilation des règles sociales : trouve-toi une place et garde-la avant que quelqu'un d'autre ne la prenne. Je passe derrière la table. Je sens les centaines de paires de yeux qui suivent mes pas. Je m'arrête à côté du joueur de football qui sert de garde du corps à Jordan.

- Pardon, mais j'aimerais m'asseoir ici. Il faut que je te parle, euh... Jordan, pas vrai ? »

- Oui, oui, c'est ça », dit-il hésitant et en avalant la bouchée de sa sandwich au jambon.

Je leur sers un sourire insistant. Il donne quelques tapes sur l'épaule du garde du corps qui obéit ensuite. Je m'assoie et entame la discussion en adoptant une voix douce, afin qu'il soit le seul à parfaitement entendre mes mots.

- Qu'est-ce que tu manigances, Jordan ? »

- Moi, mais rien. Rien du tout. »

- Vraiment. »

- Je te dis, non. »

- D'accord, Jordan. C'était sûrement des rumeurs que j'ai entendues, alors. »

Je n'en suis pas fier, mais je n'avais pas le choix de lui mentir. Je devais lui mettre la pression, afin d'être sûr. Je poursuis donc au vif du sujet :

- Dis-moi, Jordan. T'es heureux, toi ? L'argent, les filles, l'école, ta voiture, tout ça. Ça te rend heureux ? »

- Oui, oui... »

- T'as pas l'air sûr. Tu savais que je pouvais lire la tristesse dans les yeux ? La tristesse, la colère et la peur. »

- Je vais bien, t'es dont b'in weird », dit-il d'une voix tremblotante.

Je baisse la tête pour faire mine de réfléchir et je serre les lèvres.

- Hmm. Très bien, alors », lui dis-je en lui tapant de façon fraternelle, mais légèrement menaçante, le dos. J'ai appris ça dans les films de mafieux. Je me lève et quitte vers l'extérieur. Il n'est pas question que je mange à l'intérieur alors qu'il fait beau soleil.

Le bal des finissants est arrivé. Tous se présentent dans la cour d'école pour la remise des diplômes avant la grande soirée au hall d'un grand hôtel du centre-ville. Certains arrivent au volant de la voiture de luxe de leurs parents, d'autres on fait des locations spéciales. Des limousines, en veux-tu, en voilà. D'autres plus extravagants ont fait le pari de la différence en proposant un ingénieux mariage tuxedo et skateboard. De mon côté, je suis passé au Canadian Tire pour acheter de l'engrais. Je ne participe pas au bal. Ce n'est pas mon univers. Je n'y appartiens pas. Je préfère quitter sans heurt. C'est un nouveau monde qui va s'offrir à moi dès ma sortie de ce collège. Mon diplôme, je l'ai déjà. Le ministère de l'Éducation me l'a remis la semaine dernière via courrier recommandé. Une cérémonie n'y changera rien. Cependant, avant de quitter, je dois laisser un dernier bouquet de roses à Jordan. Une dernière tentative pour le sauver.

Jordan arrive le dernier. À la surprise générale, il est au volant d'un Volkswagen Westfalia jaune canari. Il est suivi de près par son harem, dont l'un qui conduit sa voiture de prédilection : la Jaguar type E. Ils se méritent des applaudissements. Si, à ce point, vous vous demandez comment je sais tout ça si je ne suis pas présent, c'est que je vous ai menti. Je suis ici. Seulement, pas à l'endroit où on penserait me trouver. Je suis à plat ventre sur le toit. Je les observe d'en haut, sur le toit du collège. J'y suis depuis environ une heure. Ma mère me croit en convalescence au lit. Elle savait que je ne supportais pas l'idée d'aller au bal. Lui faire croire à un malaise, qu'elle lirait automatiquement comme psychosomatique, n'était pas trop tiré par les cheveux. J'avais disposé quelques oreillers sous mes draps pour assurer le subterfuge. J'avais un grand sac avec moi. Je devais maintenant attendre que tous les étudiants et leurs familles se réunissent pour la cérémonie. Je surprends une discussion entre deux filles :

- T'as vu Cal ? »

- Non, j'ai entendu dire qu'il était malade ou quelque chose comme ça. »

- C'est dont bin plate. »

Ça m'étonne qu'on parle de moi.

Quelques discours plus tard, je suis de retour sur le toit. Mon vélo est caché derrière l'immeuble du collège : facilement accessible par une échelle d'urgence

et loin de toutes portes de sortie. Le soleil orangé commence à croiser l'horizon. Le directeur appelle tous les étudiants par leur nom de famille, de A à Z. On en est à la lettre P. C'est bientôt. Mathieu Pageau, Maxime Pailleur. Alexandra Pazsitzky. Jordan Payne. Il se lève sous les applaudissements nourris de la foule. Il monte tranquillement les marches de la scène. Il fait face au directeur. C'est le moment. J'appuie sur l'interrupteur. Pour que tout soit bien synchronisé selon mes calculs, Jordan doit faire un geste pour attirer l'attention. Un geste, une danse, n'importe quoi. Il le fera. C'est certain. Il sert la main du directeur. Il se retourne vers la foule et lève son diplôme vers le ciel. Les applaudissements gonflent. Il se laisse emporter par la foule. Oui, ça y est. Un petit move de danse. Et puis, il fait un grand salut théâtral.

Les feux d'artifices se déclenchent dans le stationnement. Toute l'assistance est prise par surprise. Personne ne voit Jordan sursauter. Tout le monde assume que c'est son idée. Son harem, ses admiratrices et même ses amis éloignés sautent de joie. Jordan ne veut pas voler l'idée de quelqu'un d'autre, mais comme personne ne semble clamer en être l'idéateur, il accepte aussitôt d'être le clou du spectacle. Au moment où il hurle de satisfaction, ses deux voitures disparaissent sous deux énormes boules de feu. Les explosions envoient une onde de choc qui coupe le souffle à tout le monde, moi y compris. Tout le monde se couche au sol. Silence. Seul Jordan est resté debout sur la scène, incrédule.

Je ne sais pas ce qui s'est passé par la suite. J'étais déjà sur mon vélo. J'ai accédé à la fenêtre de ma chambre sans anicroche. Je suis sorti de ma chambre pour prendre ma douche comme le fait un jeune adolescent qui vient de se réveiller d'une trop longue sieste. À ma sortie de la douche, ma mère m'embrasse sur le front en m'apprenant la nouvelle. Heureusement, il n'y a aucun blessé. Seulement un jeune populaire qui a voulu trop en faire. J'ai vraiment mieux fait de rester au lit, ironise-t-elle. Elle ne se doute de rien. Le petit livre noir était enfoui dans le mélange d'engrais que j'ai concocté selon une de ses fameuses recettes. La mèche a été allumée par les feux d'artifices. C'est le seul cadeau qui avait du sens pour moi. J'aimerais que le monde se transforme, mais le lumineux, rapide et faste monde n'est pas prêt à changer. Une Jaguar rutilante en moins. C'est toujours ça de gagner.